

Tangence



Mouvements régionalistes en Suisse française

Daniel Maggetti

Number 40, May 1993

Régionalismes littéraires de la francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025767ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025767ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maggetti, D. (1993). Mouvements régionalistes en Suisse française. *Tangence*, (40), 65–80. <https://doi.org/10.7202/025767ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Mouvements régionalistes en Suisse française

Daniel Maggetti *

Une province qui n'en est pas une

Au xvi^e siècle déjà, une barrière s'élève entre la France et la majeure partie des territoires francophones de la Suisse actuelle. En épousant la cause de la réforme protestante, Genève, Vaud et Neuchâtel prennent leurs distances d'avec Paris; leur désir d'indépendance vis-à-vis de la France les pousse à se rapprocher des cantons suisses. Ainsi, en dépit de leur statut d'allié ou de sujet de la Confédération, des villes et leurs territoires développent-ils progressivement la conscience d'une identité helvétique qui, au début du xviii^e siècle, ne fait plus aucun doute, du moins dans le Pays de Vaud alors soumis aux Bernois¹. Sur le plan culturel et littéraire, cette situation politique et religieuse entraîne des conséquences non négligeables. D'une part, la Suisse française joue le rôle de pays d'accueil, en offrant un refuge à Calvin et à ses disciples, puis aux protestants chassés par la Révocation de l'Édit de Nantes, ce qui enrichit ses élites. D'autre part, ses villes deviennent des centres d'édition dont l'importance, à partir du xvii^e siècle, ne cesse de croître; les Académies locales se développent, où l'activité théologique épouse le culte des lettres; et l'habitude de la lecture de la Bible en famille, entre autres, augmente le taux d'alphabétisation. À l'époque des Lumières, les terres protestantes de la Suisse occidentale réunissent des conditions matérielles et intellectuelles d'indépendance littéraire sans mesure avec celles auxquelles peuvent aspirer, au même moment, les provinces françaises. La Réforme est la principale raison de cet essor, auquel d'ailleurs les régions restées catholiques (Fribourg, Valais, Jura) ne prennent guère part; déjà, la Suisse

* Daniel Maggetti est étudiant à l'Université de Lausanne. Il termine une thèse de doctorat sur la constitution d'une littérature nationale en Suisse romande entre 1848 et 1890.

1 Sur l'ensemble de ces questions, voir l'étude de Roger Francillon, « Dans le sésail helvétique », Roger Francillon, Claire Jaquier, Adrien Pasquali, *Filations et filatures. Littérature et critique en Suisse romande*, Genève, Zoé, 1991, p. 13-83.

francophone constitue «une province qui n'en est pas une», pour le dire en paraphrasant un célèbre titre de Ramuz.

Réactions antifrançaises : l'helvétisme

L'opposition à la France se décline donc sur les plans religieux, politique et littéraire à la fois: dans l'un comme dans l'autre de ces domaines, une constante volonté de riposte anime les prises de position des agents culturels suisses français. Au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle s'amorce un premier mouvement littéraire, celui de l'helvétisme, qui choisit comme référence centrale l'appartenance à la Suisse. Si elles ne peuvent à proprement parler être considérées comme régionalistes, et qu'on devrait plutôt les taxer de nationalistes, il n'est pas moins vrai que les productions des écrivains helvétistes s'avèrent fort proches de celles que privilégieront plus tard, en France, les chantres des régions. Le porte-parole de cette école est le Doyen Bridel (1757-1845). Contre les modèles français et les modes de Paris, pour qui les Suisses sont des rustres ou des balourds, ce pasteur vaudois pratique et défend une littérature axée sur la glorification du passé national suisse et sur l'exaltation des beautés naturelles du pays. Son «esthétique de la différence» se dresse contre l'impérialisme culturel français; attentif surtout aux questions de fond et au choix des sujets, Bridel entend opposer à la production parisienne une littérature suisse française à usage principalement interne, pétrie de sentiment patriotique et religieux. Pour nourrir cette veine, le Doyen fonde aussi une revue, les *Étrennes helvétiques*, qui paraît chaque année à partir de 1783; grâce à cet organe, il fait circuler anecdotes historiques, descriptions géographiques et autres légendes suisses. Le problème central à résoudre, à savoir celui de la langue et de la forme, est sous-estimé, voire nié par Bridel, toujours en attitude de totale réaction. Puisque seule la fidélité à la Suisse est prise en considération, les impératifs stylistiques de Paris passent au second plan; l'élégance formelle serait même une trahison à l'égard de ce pays aux contours rudes et héroïques. Bref, l'expression littéraire suisse française devra être correcte, mais sans plus, et ne jamais abuser de la rhétorique et des figures qui ornent le discours en France; la primauté du fond fait que celui-ci doit être traduit de la manière la plus exacte, comme dans une sorte de «photographie», par un langage au degré zéro. C'est là une tentative de remplacer l'instance légitimante: pour qu'une œuvre puisse être désignée comme «suisse française», il faut

qu'elle réponde à des caractéristiques de contenu bien codifiées, tandis qu'il importe peu qu'elle obéisse ou non aux critères de littérature ayant cours à Paris. Dans un mémoire intitulé «Les Suisses ont-ils une poésie nationale et quelle doit être cette poésie?», lu à Lauzanne en 1775, Bridel balaie du reste les objections relatives à la question linguistique:

D'ailleurs je ne fais point attention à la langue dont on se sert, et quand on parlerait polonais en Suisse, je crois et j'ose assurer qu'il y aurait toujours une différence essentielle entre la poésie de l'habitant des Alpes, et celle des paysans des bords de la Vistule. La langue n'y fait rien; ce sont les images ou plutôt la nature qui les fournit à l'imagination, modifiée d'après la diversité des objets qui la frappent.²

Dans le sillage du Doyen Bridel fleurissent les productions de quelques écrivains qui chantent les verts pâturages et les pics enneigés, et qui opposent à l'univers parisien et citadin décadent les saines vertus d'une Arcadie montagnarde dont on trouve des traces jusque chez Rousseau. Avant la Révolution française, cette tendance nationaliste coexiste avec un courant qui continue de se référer au centre du champ littéraire français: que l'on pense aux Genevois proches de Voltaire, comme les Tronchin, amateurs et auteurs de pièces de théâtre, au docteur Tissot et à ses essais aussi savants que saugrenus, ou à Mme de Charrière et à ses romans. Les points de contact entre la Suisse française et Paris restent nombreux pendant la période révolutionnaire, ainsi qu'en témoignent les trajectoires de Mallet-Dupan, de Benjamin Constant, de Mme de Staël.

Les premiers régionalistes

Pendant la Restauration, alors que les régions de la Suisse occidentale sont devenues des parties intégrantes de la Confédération, le discours helvétiste reste d'actualité; mais, le plus souvent, il évolue vers des positions décidément régionalistes. Contrairement à Bridel, dont le but est une littérature destinée au seul marché suisse, la plupart des écrivains de la première moitié du

2 Philippe-S. Bridel, «Les Suisses ont-ils une poésie nationale et quelle doit être cette poésie?» (extrait), *Le Génie du lieu*, pages d'écrivains romands réunies par Charly Clerc, Neuchâtel-Paris, Attinger, 1929, p. 53. Pour ce qui est des positions de Bridel, nous renvoyons à ce texte, qui en constitue un bon résumé.

xix^e siècle se situent par rapport au champ littéraire français; forts de leur spécificité, ils veulent y faire entendre leur production, marquée au sceau d'une originalité de bon aloi. Ainsi en est-il de Juste Olivier (1807-1876), de Jean-Jacques Porchat (1800-1864) et de Rodolphe Töpffer (1799-1846), qui revendiquent le droit de s'exprimer en Suisse, mais n'en désirent pas moins la reconnaissance de Paris. Dans la préface à ses *Poèmes suisses*, parus à Paris en 1830, Juste Olivier convie le public français à découvrir la Suisse, à travers ce recueil ne contenant «que des peintures de ce pays ou des récits de son histoire»; il se déclare «possédé d'un seul désir, celui d'obtenir quelques regards bienveillants pour sa patrie qu'il aime, et qui généralement est peu comprise et mal jugée»³. Mais le poète refuse le patriotisme exclusif: selon lui, la Suisse francophone doit garder vivant l'esprit français; «ce sont les idées et les tendances françaises qui lui assignent son rôle au milieu des cantons, qui font son originalité et sa force»⁴, et toute autre position lui semble intenable:

Il lui serait bien impossible assurément de renier tout à fait ses origines et de se détacher de ce qui est son vrai centre intellectuel: elle y tient au contraire par mille liens de tous les jours, par la langue, la politique, l'industrie, les modes, la littérature [...].⁵

Jean-Jacques Porchat soutient une position semblable: «Paris sera toujours, quoi qu'on en dise, notre capitale littéraire», écrit-il dans la préface à ses souvenirs⁶. Plus nationaliste qu'eux, Rodolphe Töpffer bénéficiera à son tour de la sympathie d'une grande figure de la critique parisienne, celle de Sainte-Beuve. Grâce à ses liens avec Juste Olivier, l'auteur de *Port Royal* prend conscience de la particularité de la position de la Suisse française, et ne manque jamais de souligner, dans les articles qu'il consacre à l'un ou l'autre de ses écrivains⁷, à quel point «c'est une étrange

3 Juste Olivier, *Poèmes suisses*, Paris, Delaunay, 1830, p. 6-7.

4 Juste Olivier, «Mouvement intellectuel de la Suisse», *Revue des Deux Mondes*, tome VI, XIX^e année, nouvelle série, 15 mai, 1844, p. 574.

5 *Ibid.*

6 Jean-Jacques Porchat, *Souvenirs poétiques de Valamont*, Lausanne, Bridel, 1864, p. 7.

7 Voir entre autres (la liste n'est pas exhaustive) «M. Vinet», article du 15 septembre 1837, repris dans *Portraits contemporains*, tome III, Paris, Michel Lévy, 1870, p. 1-32; «M. Rodolphe Töpffer», du 15 mars 1841, *ibid.*, p. 210-255; «M. Rodolphe Töpffer», du 1^{er} octobre 1846, repris dans *Portraits littéraires*, tome III, nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Garnier, 1878-1882, p. 485-493; «Mort de M. Vinet», du 17 mai 1847, *ibid.*, p. 499-503.

situation, et à laquelle nous ne pensons guère, nous qui ne pensons volontiers qu'à nous-mêmes, que celle de ces écrivains qui, sans être Français, écrivent en français au même titre que nous, du droit de naissance, du droit de leur nourrice et de leur aïeux»⁸. Mesurant les atouts que peut offrir, dans ce cadre, une certaine régionalisation, le critique ne manquera pas d'en tirer parti⁹, jouant ainsi un rôle de médiateur qui restera exceptionnel.

Les romans genevois de Töpffer, publiés à Paris, sont les premières œuvres empreintes de l'esprit helvétique qui passent le Jura, et qui sont perçues en France comme d'authentiques productions régionales. Le problème de la langue, escamoté par Bridel, demeure capital pour les écrivains de Suisse française, aux prises avec des questions insolubles au niveau de l'expression. Alors qu'ils veulent donner le jour à une littérature nationale, ils ne disposent que d'un français standard, peu dissemblable de celui que l'on emploie à Paris: l'acculturation a été marquée; l'existence d'une frontière politique¹⁰ a contribué à renforcer les liens toujours entretenus; l'éradication des patois locaux a été quasi systématique¹¹. Sans recommander un emploi approximatif

-
- 8 Sainte-Beuve, «M. Rodolphe Töpffer», article du 15 mars 1841, repris dans *Portraits contemporains*, nouvelle édition, Paris, Michel Lévy, 1870, tome III, p. 212.
- 9 C'est à Lausanne que, en 1837, Sainte-Beuve professe son cours sur *Port Royal*. Rentré à Paris, il encourage ses amis suisses à créer une revue, en écrivant par exemple ceci à Olivier: «Tâchez [...] de fonder là-bas quelque chose, un point d'appui quelconque, un organe à la vérité; je serai tout à vous. Ici il n'y a rien, rien de possible, il faut le point d'appui ailleurs, indépendant: ce que Voltaire a fait à Ferney [...], pourquoi ne le fonderait-on pas à Lausanne [...]? Pour moi, je me sens de plus en plus ici comme étranger [...]. Faites-nous là-bas bien vite une patrie d'intelligence et de vérité [...]» (lettre citée par Juste Olivier, «Sainte-Beuve à Lausanne et dans sa jeunesse», *Bibliothèque universelle*, Lausanne, 1876, p. 395). De ces encouragements naîtra la *Revue suisse*, à laquelle Sainte-Beuve collaborera activement en envoyant des «Chroniques parisiennes» anonymes, où il se permet des jugements et des sévérités que la situation parisienne ne lui consent pas de formuler.
- 10 Que l'on pense notamment à l'activité des éditeurs genevois et lausannois au XVIII^e siècle, dont la situation privilégiée permettait de faire fi de la censure.
- 11 Les seules régions où les patois sont encore assez vivants, au XIX^e siècle, sont des endroits reculés dans les cantons catholiques, qui sont systématiquement mis de côté par les discours identitaires, fondés notamment sur la différence de confession avec la France: cet unique réservoir ne peut donc être utilisé qu'avec mille précautions.

du code linguistique, comme le faisait le Doyen Bridel, les écrivains de cette période s'efforcent de donner au corps de leurs livres un aspect particulier: dans ses poèmes et chansons, Juste Olivier recherche des rythmes et des sonorités qui traduisent l'atmosphère paysanne, sa chaleur et ses lourdeurs, tandis que dans ses romans Töpffer ne craint pas de recourir à des expressions du cru ou à des tournures locales pour conférer à ses intrigues des allures plus réalistes. Toutefois, cette accentuation concertée des caractères locaux est moins manifeste dans la langue que dans le choix des situations, des cadres géohistoriques, de la mise en scène en général: le travail des romanciers et des poètes s'apparente déjà à celui des ethnologues et des folkloristes, dans la mesure où ils cherchent tant à fixer des tableaux «typiques», campagnards ou montagnards, qu'à évoquer des personnages appartenant à des structures sociales ancestrales, porteurs d'une identité à la fois populaire et ancrée dans l'histoire du pays.

La volonté de réagir à la domination exercée par les instances légitimantes de Paris, vive surtout chez Töpffer, se révèle également sur d'autres plans: contre les doctrines de l'art pour l'art, les critiques suisses français prônent une littérature à message éthique et patriotique, capable de répondre à la double contrainte religieuse et nationale; contre le déferlement des feuilletons parisiens destinés à un très large public et jugés immoraux, Genevois et Lausannois défendent des romans paternalistes, dont le but éducatif vis-à-vis des classes inférieures est patent; à l'univers de la ville et des vicissitudes de l'histoire, ils opposent la quiétude mémoriale de la campagne ou des Alpes, ce qui trahit aussi leur incapacité à s'investir dans le monde en pleine mutation de la révolution industrielle, et leur quête d'un refuge inattaquable. La diffusion de ce courant est rendue possible par différentes variables, qui toutes concourent à une première structuration interne du champ littéraire de Suisse française. Signalons d'abord le fait que les principaux auteurs du moment sont aussi enseignants (Töpffer, Olivier, Porchat professent dans les Académies), et surtout que leur activité critique, aussi importante que leur production de fiction, trouve à s'exprimer dans des tribunes locales bien installées: la *Bibliothèque universelle* à Genève, la *Revue suisse* à Lausanne deviennent, au cours des années 1840, des bastions du régionalisme, tandis que quelques éditeurs (comme Ducloux à Lausanne, Cherbuliez à Genève) commencent à se spécialiser dans la publication d'ouvrages suisses. La dynamique interne, riche en comparaisons, rapprochements et

tiraillements entre les divers centres restés indépendants les uns des autres, grâce à la logique du fédéralisme, contribue aussi à donner à ce petit monde une organisation qui tend à effacer les références extérieures. C'est d'ailleurs à cette époque que s'affirme définitivement un néologisme toujours employé de nos jours, à savoir l'adjectif «romand», qui supplante «français»: cette nouvelle dénomination est une manière visible d'entériner la coupure avec Paris.

La voie du régionalisme n'est toutefois pas la seule à travers laquelle le désir d'indépendance se révèle. Alors que Töpffer et Olivier sont acquis à l'idée d'une production d'œuvres nationales que la France devrait reconnaître, le professeur lausannois Alexandre Vinet (1797-1847) s'inscrit, lui, dans la seule tradition de la Réforme, et pratique une critique qui se démarque de celle de Paris dans son esprit et dans ses choix. Du point de vue linguistique, il recommande la plus grande fidélité aux classiques, en prenant comme modèle la littérature du Grand siècle. Cette tendance religieuse et morale coexiste avec l'aspiration patriotique pendant la période libérale, à savoir jusqu'au milieu des années 1840 environ.

Au cœur du nationalisme: un régionalisme « à usage régional »

L'avènement de régimes radicaux, dans les cantons, puis au niveau suisse, avec l'adoption de la Constitution de 1848, se marque aussi par une radicalisation du nationalisme et par l'expression de plus en plus fréquente des velléités d'autonomie littéraire. C'est autour de 1850 que débute l'âge d'or d'un régionalisme suisse français, conçu comme l'ensemble (à usage interne) des productions conformes à l'image du pays véhiculée par l'idéologie identitaire; pour éviter des confusions, il vaudrait peut-être mieux parler de littérature «régionale», plutôt que «régionaliste». La date de 1850 coïncide avec d'importants changements au sein du champ littéraire: Vinet et Töpffer sont morts, Juste Olivier, chassé par la révolution radicale, a dû s'exiler en France; une nouvelle génération, acquise aux credos qui animent le champ du pouvoir, travaille à la nationalisation de la littérature autochtone, avec l'intention déclarée de la séparer entièrement de celle de la France. Ainsi voit-on apparaître, dans un premier temps, des textes programmatiques signés par différents critiques, dont Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), qui tâchent d'attribuer aux

lettres suisses de langue française une place à part non seulement vis-à-vis de Paris, mais par rapport à l'Europe entière: les mythes qui se mettent alors en place pour asseoir l'identité helvétique (en particulier celui du *Sonderfall* et du «pays béni»¹²) n'épargnent pas le domaine littéraire. Tablant sur l'importance du protestantisme, sur la tradition démocratique, et sur l'influence exercée par l'Allemagne, se développe ainsi un discours inspiré de la philosophie de Herder et de Schelling, qui cherche à définir la nationalité de la Suisse romande; ce qui ne va pas sans mal, car l'écueil de la communauté de langue avec la France est difficile à contourner, tout comme les questions brûlantes de l'origine des peuples et de l'existence d'une «race». À défaut de pouvoir remonter à un groupe que l'on serait en mesure d'isoler biologiquement, voire génétiquement, les critiques suisses misent sur les théories relatives à l'importance du milieu, d'une part, de la culture — résumée par la religion — de l'autre, jusqu'à affirmer que, grâce à ces deux facteurs, une spécificité nationale peut non seulement se constituer, mais même s'accroître, devenir l'équivalent d'une particularité raciale, et produire des effets semblables.

Le développement des structures éditoriales, l'existence de quelques revues solidement implantées¹³, l'encouragement des instances politiques sont autant de garanties qui permettent ensuite la réalisation des programmes de nationalisation. De 1850 à la fin du siècle, le pouvoir de définir la légitimité littéraire dans le champ suisse romand repose entre les mains d'écrivains et de critiques qui réitèrent le même refrain; en exerçant leur contrôle sur l'enseignement, sur les périodiques, sur les milieux éditoriaux, ils parviennent à maintenir l'univers de production et de consommation suisse français dans une sorte d'autarcie. Certes, les intellectuels demeurent ouverts et attentifs à la France et à ses débats d'idées: mais c'est toujours pour s'en démarquer. Pour être reconnu comme faisant partie de la famille des auteurs romands, un

12 Pour un survol de ces mythes, voir notamment André Reszler, *Mythes et identité de la Suisse*, Genève, Georg, 1986.

13 Pour être plus efficaces, et pour aller dans le sens d'une action commune de toute la Suisse romande, les deux principales revues, la *Revue suisse* et la *Bibliothèque universelle*, fusionnent en 1862. La *Bibliothèque universelle* et *revue suisse* restera, jusqu'au premier quart de notre siècle, l'un des périodiques les plus importants de la Suisse francophone, où elle incarnera la défense d'une certaine tradition.

écrivain doit obéir à une série de critères, ceux-là mêmes que défendait Töpffer, érigés désormais au niveau d'exigence absolue. Les voix différentes, ou discordantes, n'ont qu'à «se corriger», ou à quitter le champ suisse; après des tentatives d'affranchissement, des «péchés de jeunesse», les représentants des générations montantes se rangent et prennent le relais de leurs prédécesseurs: ainsi en est-il d'Eugène Rambert (1830-1886), d'Henry Warnery (1859-1902), de Philippe Monnier (1864-1911), ou d'Amiel lui-même, dont le projet de départ était bien plus grandiose que les maigres vers et articles publiés de son vivant. Les écrivains installés en Suisse s'y font publier sans trop de mal; leurs ouvrages sont inconnus en France, mais, s'ils respectent les règles du champ littéraire, ils obtiennent une discrète reconnaissance interne. L'indépendance éditoriale est assurément l'un des piliers de ce mouvement répétitif et complaisant. Ceux qui s'en vont sont l'objet de toutes les suspicions: fait symptomatique, la réception des écrivains qui connaissent un certain succès à Paris est très mitigée en Suisse, comme viennent le démontrer les exemples de Victor Cherbuliez (1829-1890), de Victor Tissot (1845-1917), ou d'Edouard Rod (1857-1910). Ce régionalisme fermé sur lui-même est rancunier vis-à-vis des instances parisiennes, coupables du délit de non reconnaissance: une telle attitude, qui n'est autre que l'envers de l'autosatisfaction et du refus de toute remise en question, transparait aussi des commentaires sur la production autochtone, où elle est modulée sur le mode de la plainte.

Ce repli du champ littéraire s'accompagne d'une structuration interne de plus en plus ferme, qui ne concerne pas seulement les instances matérielles et le niveau institutionnel, mais touche aussi à la configuration de l'univers intellectuel dont on veut assurer l'autonomie. De plus en plus courante, l'autoréférentialité caractérise la majorité des études critiques qui paraissent au cours de ces décennies. Entre 1850 et 1890, on bâtit une tradition littéraire: des biographies sont éditées, qui présentent des modèles d'écrivains à imiter¹⁴; les essais consacrés à des œuvres du passé se

14 Citons en particulier les ouvrages consacrés par Louis Vuillemin au Doyen Bridel et à Aimé Steinlen, la biographie de Vinet par Eugène Rambert, celles de Rambert lui-même par Warnery et Rossel, celle d'Olivier par Philippe Godet, ou encore les trois volumes de la *Galerie suisse* parus au cours des années 1870, qui contiennent de nombreuses notices sur des écrivains.

multiplient, dans le but de faire remonter le plus loin possible l'origine de la spécificité de l'expression locale — au point que nombreuses sont les traces d'une «relecture» d'écrivains d'origine suisse française devenus célèbres comme Rousseau ou Mme de Staël, qu'il faut coûte que coûte faire entrer dans le Panthéon de la littérature nationale. En 1889-1890, deux histoires littéraires, dues l'une à Virgile Rossel, l'autre à Philippe Godet, couronnent cet effort, en réunissant tous les repères historiques indispensables pour définir une continuité dans le mouvement des lettres romandes, et pour situer la production contemporaine vis-à-vis de celle qui l'a précédée¹⁵. Consolidé et structuré, le champ littéraire de Suisse française s'assigne une place et des limites. Par rapport à la France, tout est formulé en termes d'«influence» (lorsqu'il s'agit de démontrer que, dans le passé, tel ou tel caractère suisse a été adopté outre Jura, à travers Rousseau par exemple), ou de «complémentarité». La conclusion de l'*Histoire littéraire de la Suisse française* de Godet est révélatrice de sa position à la fois nationaliste et régionaliste:

[...] apprenons à écrire en bon français, mais ne portons pas de l'eau à la Seine: nous avons un caractère à nous, qui en vaut d'autres, des mœurs à nous, qui se peuvent décrire, un passé à nous, qui défie les comparaisons, un pays à nous, le plus beau du monde, une patrie, en un mot, que nous aimons tous, même quand nous nous en plaignons. C'est cette patrie qui doit vivre dans nos œuvres. [...] [J]usque que dans les sujets les plus divers, je voudrais voir nos écrivains imprimer à leurs œuvres leur marque bien distincte, je voudrais voir se refléter notre âme à nous dans une littérature qui sera originale parce qu'elle sera vécue, et qui ajoutera une note juste, franche et personnelle au grand concert des lettres françaises.

La France [...] saura bien entendre la voix de ce petit peuple romand qui tient à elle par des liens si nombreux et si forts, et nous écoutera d'autant plus volontiers que nous serons plus hardiment nous-mêmes.¹⁶

15 À propos de ces ouvrages et de leur perspective, voir Daniel Maggetti, «Patriotisme et littérature: les histoires littéraires de Philippe Godet et Virgile Rossel (1889-1891)», *La Suisse imaginée. Bricolages d'une identité nationale*, sous la direction de Guy P. Marchal et Aram Mattioli, Zurich, Chronos, 1992, p. 257-264.

16 Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française*, deuxième édition revue et augmentée, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1895, p. 620.

L'appel à la France, et l'ouverture apparente de ces propos, tient toutefois plus du discours de circonstance que de la réalité confirmée par les faits, comme le prouve la mauvaise grâce avec laquelle on lit ces «Suisse de Paris» que raille Philippe Godet lui-même :

Car, vraiment, je vous plains, artistes ou poètes,
 Qui trouvant trop étroit le pays d'où vous êtes,
 Rêvez d'aller cueillir des lauriers à Paris [...]
 C'est un mauvais calcul que vous avez fait là.
 [...] Sous votre peau d'emprunt perce le bout d'oreille,
 Et le Parisien, quand vous aurez passé,
 Dira : «Ce n'est qu'un Suisse assez mal *désuissé!*»¹⁷

Comme les provinces de France, la Suisse romande aspire à une décentralisation qui la débarrasserait de ses complexes d'infériorité; mais, comme elle bénéficie d'un réseau éditorial et d'un public qui lui garantissent une vie littéraire et intellectuelle, elle a tendance à se couper du centre légitimant, en se confortant dans l'idée que la reconnaissance surviendra forcément dans un futur proche, lorsque ses productions en seront dignes, et s'imposeront d'elles-mêmes.

Parallèlement aux textes d'histoire littéraire, des morceaux exemplaires circulent, en particulier dans le domaine de la poésie: plusieurs anthologies aux titres évocateurs (*Chants du pays, Voix de la patrie, En pays romand...*) diffusent des poèmes et des vers fétiches, comme le très éculé «Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime» de Juste Olivier. Un répertoire de pièces canoniques se constitue ainsi; premier bagage de tout futur écrivain, il connaît aussi un succès populaire, grâce à l'action de l'école notamment. Cette poésie nationale comprend des hymnes patriotiques qui chantent les vertus de la démocratie, des célébrations des faits et gestes de la Suisse héroïque du Moyen Âge, ainsi que des descriptions versifiées des emblèmes naturels de la nation¹⁸. Si elle est éminemment régionale dans son inspiration, elle reste très «classique» dans son expression, dont la plus haute visée est un bon français scolaire. Seul le roman peut conjuguer — en partie, du moins — la spécificité des

17 Philippe Godet, «Causerie», *Au foyer romand*, 1889, p. 46-47.

18 À ce propos, voir Daniel Maggetti, «La Montagne dans les anthologies romandes de la deuxième moitié du XIX^e siècle», *Französisch heute*, n° 3, 1990, Munich, Diesterweg, p. 192-202.

sujets à celle de la langue: systématisant la tendance inaugurée par Töpffer, les personnages romanesques sont dotés d'un langage accordé à leur origine, mais dont l'incorrection est dénoncée, par exemple à travers l'emploi de l'italique. Les prosateurs sont légion au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle: une véritable école de roman rustique naît en Suisse française, car la forme narrative, susceptible d'attirer le plus large public, offre aussi les meilleures possibilités d'argumentation, et se révèle plus adaptée que toute autre à la transmission de messages extralittéraires, qui commande la logique du champ. Comme du temps d'Olivier et de Töpffer, le désir d'éduquer le peuple s'y ajoute au patriotisme¹⁹; mais, contrairement à vingt ou trente ans plus tôt, à partir de 1860 les éditeurs romands peuvent garantir à leurs auteurs des supports de grande diffusion, et opposer une concurrence très active à la production populaire française. Grâce aux almanachs (pour les textes courts) et aux revues qui contiennent des feuilletons (comme *La famille*, fondée en 1860, ou plus tardivement *La veillée*, *Le coin du feu*, *Au foyer romand*) d'abord, puis grâce aux œuvres publiées en volume, dont le prix relativement élevé est contrebalancé par l'existence d'un réseau très serré de bibliothèques villageoises et paroissiales, plusieurs auteurs connaissent la notoriété. Si tous n'obtiennent pas l'extraordinaire succès du prolifique conteur Urbain Olivier (1810-1888) dont, dans ces cantons qui tous ensemble sont encore loin d'atteindre le million d'habitants, 125 000 volumes circulent à la fin des années 1880²⁰, les romanciers régionalistes sont bien accueillis tant dans leur coin de pays que dans toute la Suisse française. Aux Neuchâtelois (Louis Favre, Auguste Bachelin, Oscar Huguenin ou T. Combe), aux Vaudois (Eugène Rambert, Joseph Autier ou Alfred Ceresole), aux Genevois (Louise Hautesource, Louis Bogey ou Maximilienne Nossek) s'ajoutent maintenant des Jurassiens tels Virgile Rossel, des Valaisans comme Louis Courthion, des Fribourgeois, dont Pierre Sciobéret: le champ littéraire est assez organisé pour intégrer des œuvres issues des cantons catholiques.

19 Pour une étude de cas, consacrée au roman d'Adolphe Ribaux Deuxième, voir Daniel Maggetti, «Paix et douceur des champs, simplicité sacrée!...» Ville et campagne dans les romans populaires de Suisse romande au tournant du XX^e siècle», *La licorne*, n° 16, Poitiers, 1989, p. 213-231.

20 L'information est donnée, selon indication de l'auteur lui-même, par Philippe Godet, «Urbain Olivier», *Au foyer romand*, 1889, p. 31.

À la fin du XIX^e siècle, l'indépendance de la littérature romande et son cachet régional sont donc assurés par les structures intellectuelles et matérielles qui ont permis la mise en place et le développement de ce champ. Au cap des années 1890 apparaissent les premières collections bon marché, chez Bridel et Mignot à Lausanne, puis chez Attinger à Neuchâtel : la diversification des supports et des prix marque le passage du bricolage d'identité à la phase de mise sur le marché des valeurs désormais acquises. Autre signe révélateur du stade d'organisation interne atteint par le champ, l'essor d'un genre jusque-là difficile à imposer, le théâtre : aux premières réalisations nationales, signées par Adolphe Ribaux notamment, feront suite quelques années plus tard, dans la tradition des *Festspiele*, les pièces historiques d'Henry Warnery, puis de René Morax.

Le régionalisme *stricto sensu* : le cas de Ramuz

À l'aube du XX^e siècle, le champ littéraire suisse français est prospère, hiérarchisé, bien organisé et très fermé. Jusque-là, les tentatives de quelques jeunes écrivains pour imposer des vues d'avant-garde ont échoué ; Samuel Cornut (1861-1918), dans sa déclaration annexée à *Regards sur la montagne* (1895), ou Édouard Rod appellent le changement, mais ils sont établis en France, ce qui les disqualifie dans l'opinion. Il faut attendre les débuts de Ramuz et de ses amis (les frères Cingria, Edmond Gilliard, Paul Budry), avec la revue *La voile latine* et le recueil collectif *Les pénates d'argile* (1904), pour que la situation se modifie. Avec l'intention avouée de rejeter toute littérature «utilitaire», d'échapper au nationalisme²¹ et de rendre caduques les instances légitimantes internes de Suisse française, ces écrivains (qui se disent «latins», contre leurs prédécesseurs «germaniques») se tournent résolument vers la France. Ainsi, les premiers romans de Ramuz (*Aline*, *Jean-Luc persécuté*, *Les circonstances de la vie...*) s'inscrivent-ils dans le mouvement régionaliste qui s'affirme à ce moment-là dans les provinces²². Il

21 La vision restrictive de Ramuz (qui ne parle jamais en termes de «Suisse romande», mais se réfère toujours à son canton, le canton de Vaud, voire à l'arc lémanique, ou à des entités géographiques encore moindres) peut aussi se comprendre comme une manière de briser l'autocélébration nationale, que la littérature a héritée des discours idéologiques du champ du pouvoir, et que le romancier réfute.

22 À ce propos, voir Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la*

faut toutefois être conscient du fait que ce choix de Ramuz — qui est le seul à lui permettre de prendre position dans le champ littéraire français — est aussi une réaction à la production régionale et « populaire » de Suisse française, dont le chantre est alors Benjamin Valloiton (1877-1962), auteur d'une série de romans très bien reçus par la critique locale. La tentative ramuzienne de faire passer des traits régionaux dans une littérature soumise aux seules problématiques esthétiques, et qui se réfère ouvertement au centre parisien, ne peut être comprise qu'en tenant compte de la production romande de l'époque. Tel qu'il se manifeste dans son choix des sujets et dans son travail sur la langue, le régionalisme de Ramuz place l'écrivain à l'avant-garde vis-à-vis de la génération précédente; l'accueil prudent de certains critiques ne dément d'ailleurs pas cette caractérisation, et trahit leur inquiétude face au décalage qu'ils perçoivent entre cette littérature-là et les productions « courantes » dont les thèmes sont identiques, mais qui sont exemptes de recherche formelle et rivées à des critères extra-littéraires. Relisons *Raison d'être*, où l'écrivain résume son credo :

Laissons de côté toute prétention à une « littérature nationale » : c'est à la fois trop et pas assez prétendre. Trop, parce qu'il n'y a de littérature, dite nationale, que quand il y a une langue nationale et que nous n'avons pas de langue à nous; pas assez, parce qu'il semble que, ce par quoi nous prétendons alors nous distinguer, ce sont nos simples différences extérieures. On les a si souvent énumérées qu'il serait inutile d'y revenir ici. Qu'on oppose notre régime politique, notre religion ou notre morale à celui et à celles des pays voisins, c'est ne voir toujours que l'objet « en soi ». Et notre chemin va dans l'autre sens.

Personne le suivra-t-il jusqu'au bout? c'est ce que nous ne pouvons savoir. Mais qu'il existe, une fois, grâce à nous, un livre, un chapitre, une simple phrase, qui n'aient pu être écrits qu'ici, parce que copiés dans leur inflexion sur telle courbe de colline ou scandés dans leur rythme par le retour du lac sur les galets d'un beau rivage, [...] — que ce peu de chose voie le jour, et nous nous sentirions absous.²³

La réussite de Ramuz et du groupe qui gravite autour de lui est tributaire de plusieurs éléments. Tout d'abord, l'émergence du

Libération, Paris, PUF, 1991, en particulier p. 124-125. Il faut toutefois signaler que la suite de la carrière de Ramuz, surtout après 1930, se distingue nettement de celle des écrivains régionalistes.

23 Charles Ferdinand Ramuz, *Raison d'être, Œuvres complètes*, tome VII, Lausanne, Rencontre, 1967, p. 58-59.

régionalisme en France permet au romancier d'espérer une reconnaissance qui serait sinon problématique. La configuration du champ littéraire romand lui vient aussi en aide: alors qu'au XIX^e siècle les différents centres étaient plutôt isolés, d'où la solitude (et l'échec) de qui aurait voulu marcher à contre-courant, le discours «nationaliste» a créé une cohésion et multiplié les contacts, notamment entre Lausanne et Genève. Grâce à de tels liens, un véritable groupe d'avant-garde régional peut se former, s'exprimer à travers des publications collectives, puis fonder, en 1914, *Les cahiers vaudois*. Si Ramuz rentre en Suisse, c'est peut-être aussi parce qu'il sait qu'il n'y sera pas tout à fait seul, contrairement à ce qui aurait été le cas de son devancier Édouard Rod, dont la position préfigure la sienne sur bien des points, et qui est resté à Paris. Grâce à son retour et à son action sur place, Ramuz parviendra, en une vingtaine d'années, à s'imposer dans le champ littéraire de Suisse romande, et à y occuper une position dominante.

Conclusion

Les débuts régionalistes de Ramuz ont eu comme effet la modification profonde du champ littéraire suisse français: la légitimité y est désormais soumise au critère esthétique de la «littérarité», d'où l'affranchissement de toute mainmise du champ du pouvoir; les œuvres du romancier et des écrivains proches de lui ne prennent plus que le champ littéraire comme référence, et ne souscrivent plus qu'à ses lois. À partir du moment où le choix de Ramuz, des *Cahiers vaudois* et d'*Aujourd'hui* devient dominant, c'est-à-dire à partir du moment où il devient l'aune de la légitimité, la production régionale «nationale» est discréditée, et tombe entièrement dans le domaine de la littérature populaire, à laquelle les critiques nient tout intérêt en dehors de sa portée documentaire ou de son rôle de divertissement. Tandis que, même lorsqu'ils atténueront leur régionalisme, Ramuz, Gustave Roud ou Charles-Albert Cingria pourront compter sur une audience en France, les écrivains dont la production reste marquée par les impératifs patriotiques et moraux d'avant 1900, tels Benjamin Vallotton ou Virgile Rossel, sont désormais en double position d'infériorité — vis-à-vis du champ littéraire français, auquel ils ne peuvent accéder, et vis-à-vis du champ suisse romand. Depuis, poursuivant sur cette voie à usage interne toute différente de celle qui a permis l'affirmation de Ramuz, les écrits

de la veine régionaliste romande sont condamnés à occuper un créneau inférieur et secondaire du point de vue de la légitimité littéraire, sans que cela entrave forcément leur succès commercial. Les effets produits par le régionalisme «à la française» du début du siècle sur les structures du champ littéraire romand ont été durables: ils sont encore visibles de nos jours²⁴.

24 Sur les écrits régionalistes et populaires de Suisse romande au cours des cent dernières années, voir *Littérature populaire et identité suisse. Récits populaires et romans littéraires: évolution des mentalités en Suisse romande au cours des cent dernières années*, publiés sous la direction de Roger Francillon et Doris Jakubec, Lausanne, L'âge d'homme, 1991, et l'anthologie *Bonnes Lectures. Textes populaires de Suisse romande 1880-1990*, Genève, Zoé, 1992.